

CHAPITRE II

CARACTÈRES DE LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT

*Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere.*

Faites, ô Jésus, que, de plus en plus,
je croie en vous, j'espère en vous, je
mette en vous tout mon amour.

(Ex Lit. cath.)

Il n'est rien dans la sainte Liturgie qui ne nous offre les plus utiles leçons. Qu'elles sont belles en particulier les significations de cette lampe du Sanctuaire, qui répand nuit et jour sa douce lumière en face des autels ! Elle représente Notre-Seigneur Jésus-Christ, *lumière de tout homme venant en ce monde* (1), et aussi l'âme fidèle au pied du Saint Sacrement. Elle est un symbole très expressif de la nature de la dévotion à la divine Eucharistie. Sa lumière nous dit que cette dévotion doit avant tout être une dévotion de foi ; l'huile qui l'alimente, matière douce et onctueuse, nous rappelle que la dévotion à Jésus, présent sous les espèces sacramentelles, doit être toute pénétrée de l'onction

(1) Joan., I, 9.

d'une douce confiance ; sa flamme enfin représente la troisième qualité de cette dévotion : l'amour. Ainsi *foi, confiance et amour* : voilà les trois caractères que doit revêtir notre dévotion au Très Saint Sacrement.

I

C'est surtout quand il est question de l'Eucharistie, qu'il faut répéter la parole de l'Évangile : *Je crois, Seigneur, mais aidez ma faible foi* (1) qui ne mérite pas ce nom béni. Ici, en effet, la *foi* est d'une importance majeure. Notre dévotion au Très Saint Sacrement sera d'autant plus solide et plus vigoureuse que nous serons plus intimement convaincus, plus profondément pénétrés de cette vérité : que Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Seigneur et notre Dieu, est véritablement présent sur l'autel.

Or notre foi, si elle est vive, se traduit nécessairement à l'intérieur et à l'extérieur par une attitude qui s'appelle le recueillement et le respect. Comme il est facile de distinguer une personne de foi en face du Saint Sacrement ! Ce n'est pas elle que l'on voit nonchalamment agenouillée, regardant çà et là d'une manière curieuse et distraite, toute préoccupée des créatures et cédant à la première tentation de dissipation qui se présente. Prosternée aux pieds de son doux Maître, elle l'adore dans le plus profond anéantissement de son âme. Et le jour de ses communions, comme elle demeure recueillie par respect pour Notre-Seigneur qui

(1) Credo, Domino, sed adjuva incredulitatem meam (Marc., IX, 23).

l'a visitée! Comme elle veille sur son cœur où il a établi sa demeure! Comme elle craint de souiller ce sanctuaire qu'il a daigné se choisir!

Le respect pour l'Eucharistie, mais c'est une obligation primordiale; c'est un devoir qui s'impose irrésistiblement par la nature même des choses, à ce point qu'un musulman disait avec beaucoup de justesse: « Si j'avais le bonheur de croire à la sainte Eucharistie, ce n'est pas sur mes pieds, mais à genoux que j'irais à l'église! »

Certes si un Pontife nous donnait une parcelle de la vraie Croix, nous la recevions avec foi, nous la traiterions avec respect! Mais, à l'autel, nous avons, non pas une parcelle de l'instrument du supplice du Sauveur, mais le divin Crucifié lui-même. Nous possédons son corps sacré vivant et immortel dont l'excellence surpasse infiniment la sainteté de toute relique, si excellente qu'on la puisse supposer. Si nous avons été du nombre des heureux bergers ou des mages privilégiés qui visitèrent Notre-Seigneur à l'étable de Bethléem, avec quelle joie nous nous serions prosternés devant lui pour lui offrir nos adorations et nos hommages! Mais l'autel est une nouvelle *Bethléem*, où tous les jours Jésus prend naissance aussi véritablement qu'à la Crèche. S'il nous était donné de visiter les lieux saints où notre Sauveur consumma l'œuvre de notre Rédemption, j'en suis persuadé, c'est avec le plus profond respect que nous tomberions à genoux, que nous baisserions cette terre arrosée du sang d'un Dieu, et nous chasserions bien loin de notre esprit toute préoccupation étrangère. Eh bien, l'Autel est un *Calvaire* où Notre-Seigneur s'immole aussi véritablement que sur la Croix. Transportons-nous par la pensée dans la céleste Jérusalem. Voyons, des yeux de l'esprit, sur

un trône magnifique, l'*Agneau immolé depuis le commencement du monde* (1); à ses pieds, les vingt-quatre vieillards humblement prosternés, les Puissances et les Vertus saisies d'un saint tremblement. Entendons les chants qui retentissent: *Salut, louange, honneur, bénédiction, gloire au Seigneur et à l'Agneau!* (2) A coup sûr, admis dans cette auguste assemblée, nous voudrions mettre nos respects au niveau de ces respects, et nous tomberions anéantis devant la Majesté divine. Mais, comme nous le dirons, l'Autel c'est le *Paradis!* Jésus y réside aussi véritablement que dans le Ciel, aussi glorieux, quoique voilé, sous les espèces sacramentelles; il est là, entouré de ses anges qui l'adorent dans l'attitude la plus humble et la plus anéantie. Ne déparons pas ces hommages par notre manque de foi, mais plutôt unissons nos adorations à ces adorations si parfaites!

Hélas! il faut bien le dire, il y a beaucoup de chrétiens qui oublient ce devoir important envers le Très Saint Sacrement! Ils sont nombreux ceux qui, croyant par l'esprit, ne croient pas assez par la conduite; qui se permettent un incroyable laisser-aller dans les églises; qui y causent même sans retenue pendant le saint sacrifice; qui ne savent plus fléchir le genou au moment solennel de la consécration, alors qu'à l'autel s'opère le plus grand des miracles, ou plutôt un nombre incalculable de prodigieuses merveilles; qui s'inclinent à peine quand le Dieu fait homme sort de son tabernacle pour les bénir; qui le saluent d'une manière imperceptible, comme une connaissance lointaine, lors-

(1) Apoc., XIII, 8.

(2) Apoc., VII, 12.

qu'ils le rencontrent dans les rues et qu'on le porte aux malades !

Ah ! fasse le ciel que nous ne tombions jamais dans ce déplorable excès ! Mais plutôt imitons les saints, nos modèles. Imitons, par exemple, l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, qui, toutes les fois qu'il faisait la genuflexion devant le Saint Sacrement, prosternait son âme avec son corps dans la plus humble adoration, et disait ces paroles qui caractérisent si bien le mystère eucharistique : « *Tu Rex gloriæ Christe*, ô Christ, vous êtes le Roi de gloire ! » Imitons l'illustre saint Martin, le thaumaturge des Gaules, qui tremblait chaque fois qu'il entrait dans le lieu saint, et répondait à ceux qui s'étonnaient de son émotion extraordinaire : « Ne soyez pas surpris, je suis en présence de mon Juge ! » Imitons saint François d'Assise qui, effrayé et ravi en présence des autels, s'écriait : « Qui êtes-vous, Seigneur, qui suis-je ? » Traitons Dieu en Dieu et gravons profondément dans notre cœur cette maxime que sainte Thérèse rappelait souvent à ses religieuses : « Mes sœurs, nous devons nous tenir devant l'Eucharistie, comme les bienheureux se tiennent dans le ciel devant l'Essence divine ! »

II

Les saints nous disent qu'une seule visite à Jésus-Hostie est capable de consoler l'âme la plus affligée, qu'une seule messe bien entendue suffit pour convertir le pécheur le plus endurci, qu'une seule Communion a le pouvoir de nous rendre parfaits. Comment se fait-il que nous retirions si peu de fruits de la sainte Eucharistie ? C'est que notre dévotion manque d'une

qualité qui s'appelle la confiance. Et pourquoi manquons-nous de confiance ? Parce que nous ne sommes pas assez pénétrés des intentions miséricordieuses de Notre-Seigneur à notre égard, dans son auguste Sacrement.

Ce n'a pas été assez pour Jésus *de consommer sur la Croix par une seule oblation l'œuvre de notre sanctification* (1), de nous assurer, sous la foi du serment, que pour participer aux fruits de la Rédemption, nous n'avons qu'à en demander, par la prière, l'application à son Père. Il ne lui suffit pas d'*intercéder sans cesse pour nous du haut des cieux*. Il a voulu, pour nous faire plus de bien, demeurer avec nous dans la sainte Eucharistie. Afin de nous provoquer à une prière plus confiante, il s'est fait le Compagnon de notre pèlerinage sur la terre, notre Avocat auprès de Dieu, notre Nourriture, notre Victime de propitiation. Et pour mieux gagner nos cœurs, pour mieux les attirer à la confiance, il va jusqu'aux dernières limites de la condescendance. Il veut habiter parmi nous, caché, anéanti sous les espèces eucharistiques, et cela en tout lieu, constamment, sans se laisser jamais rebuter par l'ingratitude !

Oh ! s'écriait l'hémorroïsse, toute pénétrée de confiance dans la bonté et la puissance de Notre-Seigneur, si seulement je touchais les bords de sa robe, je serais guérie ! (2) Oh ! si seulement nous avions confiance dans la sainte Eucharistie ! Il n'est point de défauts, si invétérés qu'ils soient, que nous ne puissions déraciner, grâce à sa toute-puissante énergie ; point de sacri-

(1) Heb., x, 14.

(2) Matth., ix, 21.

fices auxquels nous ne puissions nous résigner ; point de douleurs pour lesquelles nous ne puissions trouver un apaisement et une consolation !

III

Mais le caractère principal de notre dévotion à la sainte Eucharistie, c'est l'*amour*. Avant tout, du fond de son Tabernacle, notre bon Sauveur demande notre cœur. *Mon enfant*, nous dit-il, *donne-moi ton cœur* ! (1) Au fait, il n'y a qu'un moyen de répondre à l'amour de Jésus-Christ, c'est de l'aimer.

Or, aimer, c'est en premier lieu, *se souvenir*. Telle est la loi de notre nature, nous ne pouvons aimer sans que notre pensée n'aille souvent à l'objet de nos affections. *Là où est votre trésor*, disait Notre-Seigneur, *là est votre cœur* (2). Si donc nous aimons la sainte Eucharistie, elle entrera pour beaucoup dans nos préoccupations quotidiennes ; elle sera un des sujets sur lesquels nous reviendrons souvent dans nos journées : *nous devrions*, s'écriait saint François de Sales, *faire, cent mille fois le jour, des adorations à ce divin Sacrement* ; nous affectionnerons la Communion spirituelle qui peut se faire si souvent et avec tant de profit, en tout lieu, en tout temps, sans nuire à nos occupations, sans même que personne le remarque, par un acte de foi en la Présence Réelle et un acte de désir de recevoir Notre-Seigneur ; notre vie s'écoulera tout entière autour du Saint Sacrement, à l'exemple de saint

(1) Præbe, fili, cor tuum mihi. (Prov., xxxi, 26).

(2) Matth., vi, 21.

Louis de Gonzague, qui faisait deux parts du temps qui séparait ses communions, l'une étant employée par de saints désirs à la préparation, l'autre étant destinée à l'action de grâces.

Aimer, c'est *visiter*. Deux âmes qui s'aiment éprouvent un besoin irrésistible de se voir et de communiquer ensemble. *Oh !* s'écriait David en parlant du temple, où Dieu résidait d'une manière bien moins excellente que dans nos églises, *oh ! que mon cœur a été inondé de joie quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur !* (1) *Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant le Seigneur ? Mon âme est toute desséchée du désir de le voir* (2). Et il se fut estimé trop heureux de ne sortir jamais de la maison de son Dieu. Pareillement, l'âme, qui aime la Sainte Eucharistie, se fait un délicieux bonheur d'être avec son Seigneur et Maître. Elle goûte une joie ineffable à faire visite à Jésus, le divin Prisonnier du Tabernacle. Le plus heureux moment de sa journée est celui où, prosternée au pied des autels, elle se repose des vains bruits du monde sous les regards de son Dieu. Et si ses occupations ne lui permettent pas d'aller à l'église, elle visite son Seigneur par la pensée, à l'exemple du prophète Daniel, qui, éloigné de la Judée et captif à Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et, de là, fléchissant les genoux, adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. De plus, l'âme, qui a une vraie dévotion au Saint-Sacrement, se fait un doux et pieux devoir de l'accompagner dans les rues quand on

(1) Ps. cxxi, 1.

(2) Ps., xli, 2.

le porte aux malades. Tous les jours, si ses devoirs d'état le lui permettent, elle assiste avec un grand soin et une grande attention au saint Sacrifice de la Messe, où Notre-Seigneur nous applique les fruits de sa Rédemption.

Aimer c'est *faire la volonté de ceux qu'on aime*. Or Jésus veut que nous assistions à la messe les dimanches et les fêtes d'obligation : « Les dimanches Messe entendras et les fêtes pareillement », pour que nous puissions dignement rendre à Dieu nos devoirs et pour que Dieu puisse abondamment nous combler de ses faveurs. Ah ! malheur à ceux qui n'assistent plus au saint sacrifice ! Quand le dimanche n'est plus sanctifié, l'expérience le démontre, c'est l'irrégion, c'est l'immortalité, c'est l'esprit d'indépendance, c'est la ruine des individus, de la famille et de la société ! — Jésus veut que l'on communie dès qu'on a le discernement suffisant pour le faire. Lui qui disait autrefois : « Laissez venir à moi les petits enfants », continue à les chérir avec une prédilection pleine de tendresse. Au jour de la première communion, il remplit leur cœur d'un bonheur ineffable et de grâces extraordinaires, qui ont un retentissement dans l'existence entière, et qui participent en quelque chose, sous le rapport de la persistance, au caractère sacramentel ! — Jésus veut que l'on communie chaque année au temps pascal : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Hélas ! qu'ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui par ignorance, par impiété, mais surtout par respect humain ou indifférence, s'éloignent du banquet sacré, c'est-à-dire de la lumière, de la force et du vrai bonheur ! C'est un malheur sur lequel les bons chrétiens ne cessent de gémir. — Jésus veut que nous le recevions au déclin de notre existence. Oh ! bonté de mon

Sauveur ! Il désire si vivement nous sauver qu'avant d'être notre Juge, il veut être notre nourriture, nous témoigner l'affection la plus ardente, s'unir à nous par les liens les plus étroits et se mettre, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de nous condamner. — Jésus souhaite, et vivement, nous voir au pied de son tabernacle, il souhaite que nous assistions souvent à son sacrifice et que fréquemment nous nous asseyons à la Table sainte. De sa prison d'amour, il nous crie sans cesse : « Venez, venez tous à moi ! » Voulons-nous connaître la mesure de notre amour pour l'Eucharistie ? Voyons le zèle et l'empressement que nous mettons à accomplir les ordres, à suivre les conseils de Notre-Seigneur.

Aimer c'est *prendre part aux joies, mais surtout aux peines de ses amis*. Un enfant bien né gémit de voir sa mère dans la souffrance et s'efforce de la consoler. Les Juifs, captifs à Babylone, suspendent tristement leurs harpes aux arbres qui bordent les eaux ; pourquoi ? parce que leur chère patrie est désolée et soumise à l'orgueilleuse puissance d'un cruel vainqueur ; et, par leurs prières, ils s'efforcent d'obtenir sa délivrance. Nous ne pouvons nous le dissimuler, Jésus, l'objet de notre amour, renouvelle sa Passion dans le cours des âges et particulièrement à notre époque. Tous les jours il est outragé, renié, blasphémé, crucifié. Il est insulté, spécialement dans son grand Sacrement, par tant d'abandon de la part des indifférents, tant de blasphèmes et de sacrilèges de la part des méchants, tant de tiédeur de la part des chrétiens relâchés ! Notre devoir est de donner à notre amour le caractère de la réparation : redoublons d'attachement pour Notre-Seigneur, à mesure que nous le voyons plus délaissé et plus persécuté, demandons pardon pour les coupables, obtenons leur conversion par les

plus ferventes prières. Par là nous ferons preuve d'un véritable amour et nous témoignerons que nous avons une vraie et solide dévotion à l'égard du Très Saint Sacrement.

Aimer enfin c'est s'attacher du fond du cœur à l'objet de ses affections ; c'est s'unir à lui par des liens indissolubles, c'est ne faire pour ainsi dire qu'un avec lui. Nous lisons dans l'histoire de l'Eglise que, vers l'an 258, sous Valérien, une nouvelle persécution éclata à Rome. Beaucoup de chrétiens avaient été jetés dans les prisons ; on s'attendait à de nombreux massacres. Cependant les fidèles réunis dans les catacombes prient pour les confesseurs de la foi, le saint sacrifice est offert pour eux, on leur prépare le pain des forts. Mais qui leur portera le divin Viatique ? Un jeune acolyte de 14 ans, nommé Tharcisius, demande pour lui ce périlleux honneur. Il le réclame avec tant de simplicité et d'insistance que le pontife n'hésite pas à lui confier les divins mystères. « Souviens-toi, Tharcisius, lui dit-il en les lui remettant, qu'un précieux trésor est confié à tes faibles soins. Garde avec fidélité le don de Dieu ! » Et l'enfant s'en allait heureux et fier, le saint Sacrement sur son cœur, les bras croisés contre la poitrine, portant sur son visage une gravité au-dessus de son âge. Cependant des païens le rencontrent. A sa démarche ils soupçonnent quelque chose d'insolite ; leur curiosité est éveillée ; ils veulent savoir, en caressant ou en menaçant tour à tour, ce qu'il porte, où il va. Mais Tharcisius continuait sa route sans répondre, comme absorbé par une céleste contemplation. Les païens se jettent sur lui, ils le saisissent au bras pour lui faire lâcher prise ; mais fortifiés par une puissance surhumaine, les bras de l'enfant demeurent invinciblement serrés contre sa poitrine. Furieux, ses agresseurs

le rouent de coups, le frappent avec des bâtons, l'accablent de pierres jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir ; alors ils s'approchent précipitamment, sûrs, cette fois, de lui arracher son mystérieux dépôt. Mais, jusque dans la mort, Tharcisius est fidèle à son mandat. Ses bras, doués d'une rigidité d'acier, résistent à tous les efforts. A cette vue, les païens épouvantés s'enfuient, et les chrétiens ensevelissent pieusement le premier martyr de l'Eucharistie. Beau modèle, exemple touchant !

Nous aussi, soyons fidèles à Jésus-Hostie ! Que rien ne puisse nous détacher de lui : ni la prospérité, ni l'adversité, ni l'épreuve, ni la persécution, ni la vie, ni la mort ! Que notre devise soit celle des saints : « J'aime et j'aimerai toujours mon Seigneur Jésus-Christ, *amo, amo Christum meum* !

Ayons donc une vraie et solide dévotion au Très Saint Sacrement, et, au dernier jour, pensée consolante, nous mériterons d'entendre ces douces paroles : « *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été sans asile et vous m'avez accueilli ; j'ai été nu et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu me consoler* » (1). Par notre amour pour l'Eucharistie, en effet, nous aurons pratiqué, au pied de la lettre, à l'égard de Jésus-Christ, ces œuvres de miséricorde qui doivent nous mériter le salut. Nous aurons rassasié Jésus-Christ et étanché sa soif, en lui accordant l'affection de

(1) Matth., xxv, 34 ad 36.

notre cœur, car il a faim, il a soif d'être aimé, *sitit sitiri*. Nous aurons donné asile à Jésus-Christ, en contribuant à l'érection des églises et des chapelles où réside le Saint-Sacrement, et surtout en le recevant dans la sainte Communion. Nous aurons vêtu Jésus-Christ, en ornant ses autels et son tabernacle. Nous l'aurons soulagé dans ses douleurs, en lui offrant une réparation pour les péchés du monde. Nous l'aurons visité dans sa prison d'amour, en venant souvent au pied des autels, le consoler, le prier, le louer, l'aimer !

O Jésus, présent dans l'Eucharistie, faites que, de plus en plus, je croie en vous, j'espère en vous, je mette en vous tout mon amour !

Je voudrais avoir mille sujets à ma disposition pour les envoyer partout répandre l'amour de Jésus-Christ et l'honneur dû au Très Saint Sacrement ; et quand je pense que la cure qui m'est offerte (la cure de Saint-Sulpice) pourra me servir à en donner le zèle, non seulement à Paris, mais dans toute la France, je suis ravi de joie. Car mon plus grand désir est de glorifier mon Maître, surtout dans ce mystère où il a été et où il est encore si méprisé !

M. OLIER.

LIVRE PREMIER

L'Eucharistie le plus riche trésor de la Nouvelle Alliance

CHAPITRE I

LES NOMS ET LES PROPHÉTIES DE L'EUCCHARISTIE

*Scrutamini Scripturas... illæ sunt
quæ testimonium perhibent de me.*

Approfondissez les Ecritures... elles
me rendent témoignage.

(Joan., v, 39).

Quelle est belle l'économie de notre sainte religion ! Tout s'y enchaîne de la manière la plus étroite et la plus merveilleuse ; tout s'y développe graduellement de la façon la plus suivie et la plus harmonieuse ! Le passé y est une annonce et une préparation de l'avenir. On y voit d'abord comme un germe ; le germe grandit, devient un arbre qui se couvre de fleurs, puis de fruits magnifiques. Oui, la loi de nature